

HISTOIRE D'UN FIACRE

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

Ne craignez pas que je jure ni sacre,
En vous disant ma vie et mes malheurs ;
Je sais qu'on doit du respect aux lecteurs ;
Mais excusez si j'écris comme un fiacre.

Voici le récit abrégé
De ma très longue carrière :
De quatorze ans je suis âgé,
Et mon pauvre très-cher grand-père
Fut un vieux peuplier,
Ma grand'mère un noyer,
Mon grand-cousin un chêne,
Mon père était un pin,
Moi, je suis un sapin,
Roulant à perdre haleine.

Vendu pour l'hymen solennel
D'un digne avec une rentière,
En grande étiquette à l'autel
Je les menai sur mon derrière.
L'un baillait, l'autre soupirait ;
Moi, m'amusant des plaisirs qu'offre
Un mariage d'intérêt,
Tout bas je riais comme un coffre.

En prudent administrateur,
Dès le lendemain de sa noce,
Mon maître vendit son carrosse
A certain riche fournisseur,
Que je crus natif d'Angleterre,
A son pas lourd son air épais,
Et plus encore à la manière
Dont il écorchait le français.

C'était toujours la même course :
Et je roulais comme un torrent,
Du club, de la banque à la Bourse,
Et de la Bourse au restaurant,
Du restaurant chez sa Clarisse
Où, plein de viande et de vin,
Mon très-cher maître avec délice
Ronflait d'ur jusqu'au lendemain.

Mais comme il allait trop grand train,
Une ornière sur son passage,
Fit trébucher, un beau matin,
L'homme, l'argent et l'équipage.
Ne pouvant pas aller plus loin,
Mon bon Monsieur changea de notes,
Et finit par manger le foin
Qu'il avait fourré dans ses bottes.

Tombant alors au pouvoir
D'un loueur de voitures,
Qui, par état, doit savoir
Rajeunir les tournures,
Je repris en moins d'un jour
Une apparence neuve,
Un jour je fus retenu pour
Les noces d'une veuve.

Dans cette condition !
Que je voyais de visages,
Que de petits personnages
A grande prétention !
Je conduisais chez un cuistre
Un artiste renommé ;
Je menais chez le ministre
Un quémandeur affamé.

A la fin pourtant je me lasse,
De me trimballer âme et corps
Et je voudrais (mais vains efforts !)
Demeurer quelque temps en place.
Pour ne plus me faire rouler,
Caracoller et secouer,
A quel saint dois-je me vouer ?
Eh ! bien dans l'ennui qui m'obsède,
Invoquons saint Fiacre à notre aide.

A peine avais-je dit ces mots,
D'une voix vraiment épuisée,
Lorsque sur ma carcasse usée
Je vois poindre des numéros.
Avec les armes de la ville.
Puis retapant mon corps débile,

Comme tout bon procédurier,
Saint Fiacre me met à la file,
Sur la Place Jacques-Cartier.

Là, chacun attend son voyage ;
Ah ! que les fiacres sont heureux !
Le vrai bonheur n'est que pour eux.
Un temps sec, un ciel sans nuage,
Reposaient mes ressorts usés :
Je riais d'être sans ouvrage,
Et je chantais les bras croisés :
Ah ! que les fiacres sont heureux !
Le vrai bonheur n'est que pour eux.

Mais tout à coup, adieu douces chimères,
L'eau par torrents, sans pitié, fond sur nous,
Les ruisseaux sont des rivières ;
Les passants dans mes confrères
Se jettent tous
Sous dessus dessous,
Et moi, plein comme un œuf,
Gagnant au large
Avec ma charge,
Je pousse mon essor
Du côté du Windsor.

Je crevais sous le fardeau
D'un grand père et d'une mère,
D'une sœur, d'un petit frère,
Et d'un enfant au berceau ;
D'un parrain, d'une marraine,
D'une bonne et d'une chienne,
Qui tous, chantant leur antienne,
Faisaient un salbat d'enfer...
C'est en vain que le fouet claque,
Je me détraque et je craque :
Un sapin n'est pas de fer.

Me voilà, sans connaissance,
Etendu... quel triste sort !
Sans doute, à ma défaillance,
On a cru que j'étais mort,
Car, en sortant des ténèbres
Qui menaçaient mon destin,
Ce fut aux pompes funèbres
Que je me vis le lendemain,
Pour me refaire la main.

De cet étrange domicile,
Je commençais à m'effrayer
Quand l'autre jour, pour m'égayer,
Un badigeonneur de la ville,
Armé d'un pinceau, vint me voir,
Et me changea du brun au noir.

Hier, pour ma première sortie,
Je suivis un de nos banquiers.
Et dans ma caisse rétablie
J'avais ses plus chers héritiers.
Aux regrets bien loin d'être en proie,
De rire ils paraissaient en train...
Mais puisque l'on pleure de joie,
Ils pouvaient rire de chagrin.

Remplis des châteaux en Espagne
Qu'ils bâtissaient dans l'avenir,
Ils arrivent à la montagne
Où tôt ou tard on doit finir...
Et, tout à la philosophie,
Moi, je me disais en montant :
C'est donc ainsi que l'on descend
Le fleuve de la vie !

Que de cuibutes tour à tour !
Hélas ! depuis mon premier maître.
Il ne me manque plus que d'être
Ou fourgon, ou charrette un jour.
Par mes dorures,
Par mes peintures,
J'éblouissais
Ceux que j'éclaboussais.
Grandeur passée !
Gloire éclipse !
Quantum ego
Mutatus ab illo !
Mais du temps qui toujours s'écoule
Rien ne peut arrêter l'essor ;
Tant bien que mal je roule encor,
Et je me moque de la foule.

MOTS D'ENFANTS

— Dis donc, petit, il a l'air bien vieux, ton grand père ; sais-tu quel âge il a ?
— J'sais pas, m'sieur, mais pour sûr qu'il ne doit pas être jeune. Je l'ai toujours vu à la maison.

Une odeur compromettante se répand dans l'appartement. Jack qui a la conscience de sa culpabilité veut prévenir les coups.

— Commences-tu à sentir, maman ? Je suis à dessiner un fromage raffiné.

La petite Nancy, (se croyant obligée de tenir compagnie à une visiteuse). — Avez-vous des petites filles chez vous ?

La visiteuse. — Oui, deux.

Nancy. — Êtes-vous obligée de leur donner le fouet de temps en temps ?

La visiteuse. — Malheureusement oui, quelquefois.

Nancy. — Avec quoi les battez-vous ?

La visiteuse. — Avec ma pantoufle.

Nancy (avec conviction, au moment où sa mère entre). — Vous devriez vous servir d'une épingle à cheveux. C'est ce que maman emploie ; et ça fait un mal !

Le professeur. — Thomas, comment se fait-il que vos habits soient déchirés et couverts de poussière. (Pas de réponse). — Regarde comme Alfred est bien mis et propre, lui.

Lève-toi, Alfred, et fais connaître à la classe pourquoi tu es si propre quand Thomas est si sale.

Alfred. — Parce que c'est moi qui lui ai donné la volée.

La mère. — Est-ce toi qui as écrit cela sur la palissade, Ernest ?

Le petit Ernest (d'un air dédaigneux). — Penses-tu, en bonne vérité, que je prendrais la peine d'écrire avec de la craie, lorsque j'ai un couteau dans ma poche ?

LA DIFFICULTÉ DE CHOISIR UN PARTI.

M. Romarin. — T'occupes-tu de politique, maintenant, César ?

César Bonnepogne. — Oui et non ; c'est-à-dire que je m'en mêle et que je ne m'en mêle pas. J'ai la promesse des rouges d'avoir une bonne place, et j'ai un pressentiment du bon Dieu que je ne l'aurai pas.

FLIRTER EST UN VIEUX MOT FRANÇAIS.

Flirter (qui se prononce *fleurter*) est un vieux mot français dont nous avons gardé l'équivalent : *coquet, fleurette*, et que Guillaume le Conquérant a imposé à l'Angleterre conquise. Il nous est depuis revenu sous cette forme exotique : *Flirter*, sans nous douter que nous ne faisons que reprendre notre bien. On l'a démarqué et nous ne le reconnaissons plus. Nos aïeux disaient : *Fleureter*, et l'expression était charmante.

UN BON TRUC

Une femme excitée (à un gamin). — Tu vois cette buvette là-bas. Tu peux gagner trente sous si tu vas y faire une commission.

Le gamin. — Je veux bien ; qu'est-ce qu'il faut faire ?

La femme excitée. — Mon mari est là, tu le reconnaitras, il a le bout du nez rouge, un collet sale et il a la langue épaisse ; il joue aux cartes. Tu lui diras que sa femme est à la veille d'entrer dans la buvette.

Le gamin. — Oui, madame.

Et en vingt secondes, il est de retour. — Je le lui ai dit, madame et non seulement lui, mais toute la boutique a décampé. C'est-il tous vos maris qui étaient là ?